
PROBLÈMES ET DOCUMENTS

DANIEL GUÉRIN

FASCISME
ET
GRAND CAPITAL

ITALIE - ALLEMAGNE

nouvelle édition entièrement refondue

nrf

GALLIMARD



FASCISME
ET
GRAND CAPITAL

DU MÊME AUTEUR

LA PESTE BRUNE A PASSÉ PAR LA..., 1933; nouvelle édition,
1945.

LE FASCISME ET LES OUVRIERS, LES PAYSANS, LES CLASSES
MOYENNES, etc., 1937.

FASCISM AND BIG BUSINESS, ITALY-GERMANY, New-York,
1939.

A paraître

LA LUTTE DE CLASSES SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE,
Bourgeois et « bras nus », 1793-1797.

PROBLÈMES ET DOCUMENTS

DANIEL GUÉRIN

FASCISME
ET
GRAND CAPITAL

ITALIE - ALLEMAGNE

nouvelle édition entièrement refondue

nrf

G A L L I M A R D

S. P.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Gallimard, 1945.

A LA MÉMOIRE DE NOS CAMARADES DÉPORTÉS
QUI NE SONT PAS REVENUS.

PRÉFACE DE MARS 1945

Fascisme et grand capital a été commencé en 1934, au lendemain du 6 février, et a paru en juillet 1936. Fallait-il rééditer le livre tel quel ou mener l'enquête jusqu'au début de 1945 ?

La date à laquelle on avait posé la plume était, sans aucun doute, prématurée. Le phénomène fasciste, alors, était encore en pleine évolution (surtout en Allemagne). Certains traits n'en étaient pas encore suffisamment accusés. Il fallait donc pousser plus loin.

Mais il y avait peut-être un inconvénient à pousser trop loin. L'objet de ce livre, c'est, si l'on peut dire, l'étude du phénomène fasciste à l'état pur. On s'est proposé, non pas d'écrire l'histoire contemporaine de l'Italie et de l'Allemagne, mais de mieux connaître, à l'aide d'observations parallèles faites dans ces deux pays, la nature essentielle du fascisme*.

Or, à partir de 1939, le phénomène fasciste tend à se confondre avec le grand branle-bas de la guerre impérialiste. Rien ne ressemble à un pays en guerre comme un autre pays en guerre. Les traits caractéristiques du fascisme sont, en grande partie (pas complètement) effacés par ceux, déjà connus, du

* On a reproché à ce livre d'être quelque peu schématique. Nous ne sommes pas certain que cette critique soit fondée. Elle l'eût été si nous avions prétendu faire entrer dans un même moule l'évolution des deux pays étudiés, sans tenir compte de leurs dissemblances dans tous les domaines. Tel n'a pas été notre propos. En ne retenant que ceux de leurs traits communs qui sont les traits spécifiques du phénomène fasciste, nous n'avons jamais voulu présenter le fascisme italien et le national-socialisme allemand comme rigoureusement identiques. Nous n'avons pas procédé autrement que les médecins qui, à l'aide d'observations particulières, faites sur des sujets dissemblables, établissent les symptômes généraux d'une maladie.

militarisme déchaîné sur le monde et de l'économie de guerre. Sans doute l'explication matérialiste de la guerre doit-elle être tentée tout comme l'explication matérialiste du fascisme. Mais qui trop embrasse mal étreint. Nous avons laissé à d'autres ce soin. Nous nous sommes volontairement limité à l'étude du phénomène fasciste en soi.*

On nous objectera peut-être que le fascisme et la guerre ne font qu'un, que la guerre actuelle est le produit monstrueux du fascisme. Mais c'est précisément ce que nous contestons. Il y a, indiscutablement, un lien étroit entre la guerre et le fascisme. Ils croissent sur le même fumier, ils sont tous deux, chacun à sa façon, les produits monstrueux du système capitaliste à son déclin. Ils découlent l'un et l'autre du vice fondamental du système : l'incompatibilité entre le développement formidable des forces productives et 1° la propriété privée des moyens de production ; 2° le cloisonnement du monde en Etats nationaux. Ils visent l'un et l'autre, et par des voies différentes, à rompre le cercle de fer des contradictions dans lesquelles ce système est désormais enfermé. Ils ont pour but l'un et l'autre de restaurer le profit capitaliste menacé. Enfin, l'un et l'autre, en croyant prolonger le système, contribuent à hâter l'heure de son écroulement. Par ailleurs, outre ces rapports généraux, on aperçoit, en Italie et en Allemagne, une liaison plus directe entre le fascisme et la guerre : c'est parce que les deux pays en question manquent de matières premières et de débouchés, parce qu'ils font figure de « nations affamées » en face des nations « nanties », que la crise dans laquelle se débat l'ensemble du système capitaliste prend chez eux un caractère particulièrement aigu et qu'ils se donnent, avant les autres, un « Etat fort ». Et c'est en vue de prendre aux nations « nanties » une partie de leur butin, et d'obtenir, par la force des armes, un nouveau partage du monde qu'ils ont le comportement de puissances « agressives », tandis que leurs adversaires, en s'opposant à ce partage, prennent l'attitude de puissances « pacifiques ».

Il y a donc un lien entre le fascisme et la guerre, mais ce lien n'est pas un rapport de cause à effet. Supprimez le fascisme (en admettant que vous y parveniez) : vous n'aurez pas pour autant supprimé les causes des rivalités et des guerres impérialistes. Pendant quatre ans, de 1914 à 1918, deux groupes de grandes puissances se sont disputé par les armes la posses-

* Cf. Henri Claude, *De la crise économique à la guerre mondiale, 1929-1939, essai d'explication matérialiste de la guerre moderne.*

sion du marché mondial. Ni dans un camp ni dans l'autre il n'y avait de pays « fasciste ». En réalité, le fascisme et la guerre sont tous deux les conséquences, les conséquences différentes d'une même cause; bien que les deux phénomènes s'entrecroisent, bien qu'ils semblent parfois se confondre (et qu'on essaie tendancieusement de les confondre), ils ont une existence distincte et exigent une étude séparée.

L'étude du phénomène fasciste devait être menée au delà de 1936. Mais, sauf quelques compléments, vérifications et mises au point, nous n'avons pas cru devoir — pour la raison indiquée plus haut — pousser l'enquête jusqu'à ce jour. C'est pourquoi nous avons adopté un moyen terme: nous avons repris, pour la présente réédition, le texte d'une traduction américaine parue au début de 1939 sous le titre de *Fascism and Big Business*. Cette traduction a été établie à l'aide d'une documentation portant jusqu'à la fin de 1938. Le texte primitif a donc été assez sensiblement remanié (surtout en ce qui concerne l'Allemagne). Nous nous sommes contenté d'y ajouter, au début de 1945, les quelques correctifs indispensables.

**

Ce qui s'est passé depuis 1939 éclaire-t-il d'un jour nouveau le phénomène fasciste? Au risque de décevoir le lecteur, nous répondrons par la négative. Au risque de paraître présomptueux ou figé sur des positions anciennes, nous dirons que les événements de ces dernières années ne nous semblent pas modifier sensiblement les conclusions de notre livre. La seule chose que le fascisme ait apportée, depuis 1939, c'est la preuve renouvelée de sa barbarie. Mais qui pouvait en douter, à la façon dont il avait écrasé, avant d'écraser l'Europe, le prolétariat italien, le prolétariat allemand? Et cette barbarie, bien que « fasciste » par ses traits les plus hideux, a-t-elle été seulement « fasciste »? Toute guerre est barbare.

A part cela, la guerre et l'occupation allemande, en nous permettant d'observer le phénomène de plus près, nous ont appris, ce dont nous nous doutions déjà, que le régime fasciste, malgré ses prétentions « totalitaires », n'est pas homogène. Il n'a pas réussi à fondre en un alliage unique les divers éléments dont il est composé. Ses divers rouages ne fonctionnent pas sans grincements. Bien que Hitler se soit employé pendant des années à rechercher une formule de compromis entre le parti et l'armée, la Wehrmacht d'une part, la Gestapo et les S.S. de l'autre, continuent d'être comme chien et chat. Derrière ce conflit, il y a une question de classe. Le régime fasciste, malgré les apparences, apparences qu'il se complait à en-

tretenir, n'a pas domestiqué la bourgeoisie. Lorsque nous soutenions la thèse, il y a quelques années, que le fascisme est un instrument au service du grand capital, on nous opposait qu'en Italie comme en Allemagne (en Allemagne surtout) le grand capital marche au pas. Ce n'est pas exact. La bourgeoisie capitaliste est demeurée dans l'Etat totalitaire une force autonome, poursuivant ses fins propres. Elle a fait revêtir aux autres la chemise brune, car les bandes hitlériennes lui étaient nécessaires pour écraser le prolétariat, mais elle ne l'a pas revêtue elle-même (ou, si elle l'a fait, ce n'a été que pour la galerie). Hermann Rauschnig nous a induits en erreur avec sa thèse selon laquelle la classe dirigeante aurait été éliminée par les plébéiens nazis, des gens qui ne respectent rien, des « nihilistes »^{1*}. Sans doute, il y a eu des cas individuels de grands bourgeois rudoyés ou contraints de s'expatrier. Mais le grand capital, dans son ensemble, n'a pas été englouti par la marée brune, bien au contraire.

L'armée est, de tout temps, l'instrument par excellence de la classe dirigeante. La relative indépendance de l'armée par rapport au régime, son refus de se laisser entièrement nazifier, expriment l'autonomie du grand capital (et de la grande propriété foncière) vis-à-vis du régime fasciste, son refus de se laisser mettre au pas. On nous dira : Hitler a pratiqué dans son Etat-major des coupes sombres ; les généraux indociles ont été successivement éliminés. Sans doute, mais cette « épuration » continuelle ne fait précisément que confirmer la résistance opposée par l'armée, et, derrière elle, par la grande bourgeoisie, à la nazification intégrale.

Mais le 20 juillet, ces généraux, ces grands bourgeois, ces hobereaux pendus ou fusillés, à la suite d'un attentat contre Hitler ? Le 20 juillet 1944, en Allemagne, de même que le 25 juillet 1943 en Italie (jour où le maréchal Badoglio et le roi firent arrêter Mussolini) apportent la preuve éclatante que la classe dirigeante n'a pas été absorbée par le soi-disant Etat totalitaire. Après avoir subventionné le fascisme et l'avoir porté au pouvoir, la bourgeoisie a toléré, malgré ses inconvénients secondaires, l'envahissement de l'Etat par la plèbe nazie : elle y trouvait son intérêt. Mais du jour où il lui apparaît que les inconvénients du régime l'emportent sur les avantages, elle n'hésite pas à le jeter par-dessus bord, avec le concours de l'armée. Dès 1936, dans les conclusions de notre livre, nous avons émis l'hypothèse. Le coup a réussi en Italie. Il a échoué, provisoirement, en Allemagne. Mais depuis la bombe du

* On trouvera les références à la fin du volume.

20 juillet, Hitler est virtuellement fini. Le grand capital, les hautes sphères de l'armée ne le suivent plus *. Il ne se survit qu'artificiellement, au moyen de la terreur inouïe qu'exercent à l'intérieur même de l'armée et sur l'ensemble de la population la police et les S.S. de Himmler. Il ne se survit que parce que les plans de dépècement de l'Allemagne agités à l'extérieur ont suscité, dans les masses, un réflexe désespéré de l'instinct de conservation; le régime, bien que lâché par le peuple, a pu en profiter un instant ². Il ne se survit que parce que la classe dirigeante craint de déclencher une guerre civile ouverte en pleine guerre étrangère. Cet ultime épisode prouve que l'instrument redoutable de répression forgé par le fascisme peut prolonger un moment celui-ci, même lorsqu'il est abandonné par le grand capital. Le plomb destiné aux travailleurs peut servir aussi à trouer la peau de quelques bourgeois. Mais pas longtemps. Aucun régime politique ne peut gouverner contre la classe qui détient le pouvoir économique. N'en déplaise à quelques naïfs, les vieilles lois qui, de tout temps, ont régi les rapports de classes ne se trouvent pas, pour une fois, en défaut. Le fascisme ne les a pas, d'un coup de baguette magique, suspendues. Entre fascisme et grand capital le lien est si intime que le jour où le grand capital lui retire son appui est, pour le fascisme, le commencement de la fin.



De notre thèse fondamentale, selon laquelle le fascisme est essentiellement l'instrument de l'industrie lourde, certains veulent inférer aujourd'hui qu'il suffirait, en Allemagne, de confisquer les biens de l'industrie lourde pour extirper tout germe de fascisme ³. Nous nous élevons avec force contre cette déduction fallacieuse et intéressée. L'industrie lourde est, sans doute, la fraction la plus agissante, la plus réactionnaire du capitalisme. C'est elle incontestablement qui a subventionné, puis hissé au pouvoir les bandes fascistes. Mais la « confiscation » de ses biens ne suffirait pas (bien au contraire) à résoudre les contradictions dans lesquelles se débat le capitalisme allemand dans son ensemble. Et puis, confiscation au profit de qui? « La majorité des actions, nous dit-on, serait inévitablement mise entre les mains des Alliés. » Le bout de l'oreille passe. Il ne s'agit pas d'une mesure d'assainissement politique, visant à

* « Depuis cet attentat, Hitler sait que... la noblesse et la caste militaire, les gros industriels, les banquiers... sont contre lui », extrait d'un récit de l'attentat du 20 juillet, publié par M. Lochner, correspondant de guerre de l'Associated Press, *Le Monde*, 21 mars 1945.

extirper les germes du fascisme, mais d'une tentative de puissances anglo-saxonnes en vue de juguler leur concurrent allemand. Naguère, pour des motifs du même ordre, la région industrielle de la Ruhr fut occupée par les troupes de Poincaré. Ce coup de force, on le sait, servit de tremplin au national-socialisme. Seule la révolution prolétarienne peut délivrer à jamais le monde du cauchemar hitlérien.

Dans les conclusions de ce livre, nous avons insisté sur l'extraordinaire pouvoir de durer du fascisme. L'acharnement désespéré avec lequel il se défend aujourd'hui, bien que se sachant perdu, dépasse évidemment toute attente. Pourtant le phénomène est compréhensible si l'on veut bien se souvenir que le fascisme n'est pas seulement un instrument au service du grand capital mais, en même temps, un soulèvement mystique de la petite bourgeoisie paupérisée et mécontente. Si une grande partie des classes moyennes qui avaient porté le fascisme au pouvoir sont aujourd'hui cruellement déçues, il n'en est pas de même des militants. Dans l'énorme appareil bureaucratique de l'Etat fasciste, il y a beaucoup de jouisseurs et de pourris, mais il y a aussi de véritables fanatiques. Ceux-ci ne défendent pas seulement, en défendant le régime, leur position sociale, leur vie même, ils défendent aussi un idéal dans lequel ils croient dur comme fer, et jusqu'à la mort. (Notons-le en passant : ce n'est pas par la force brutale, encore moins par des baïonnettes étrangères, qu'on vient à bout de la foi. Seul le souffle puissant, enthousiaste de la révolution prolétarienne en Allemagne pourrait y « désintoxiquer » vraiment les cerveaux.)

Le fascisme, dans les pays où il était installé, risque de se survivre pour une autre raison : à son déclin comme à sa naissance, il doit beaucoup à la complaisance de ses « adversaires » ; l'Etat « démocratique » qui lui succède est encore tout infecté de virus fasciste (de même que l'Etat « démocratique » qui l'avait précédé était déjà tout infecté de virus fasciste). L'« épuration » n'est qu'une honteuse comédie, car pour désinfecter réellement l'Etat bourgeois, il faudrait le vider et le briser. La haute administration, l'armée, la police, la magistrature restent peuplés d'auxiliaires et de complices du régime antérieur, les mêmes, pour la plupart, qui, naguère, avaient livré au fascisme les clés du pouvoir. En Italie, le maréchal Badoglio est l'homme qui, jadis, avait mis les cadres et les ressources de l'armée à la disposition des « chemises noires ». Faut-il s'étonner que, successeur de Mussolini, il laisse le Duce s'échapper de sa prison ? Bonomi est l'homme qui, en 1921-1922, avait creusé consciencieusement le lit du fascisme. Faut-il s'étonner qu'en 1945, sous son gouvernement, avec la

complicité de ses fonctionnaires, le général fasciste Roatta réussisse à s'évader ? A quand le retour en Allemagne du complaisant Brüning ? Seul le prolétariat révolutionnaire pourrait coller au mur, sans atermoiement ni ménagements, les bandits fascistes et leurs complices.*

Après son effondrement en tant que régime politique, le fascisme manifeste l'intention d'emprunter des formes entièrement nouvelles. Il semble avoir beaucoup appris des tactiques mises en œuvre par la Résistance dans les pays occupés. Il s'est mis à l'école du maquis. D'ores et déjà, en Allemagne, il s'organise pour une future lutte clandestine⁵. En France même, il est possible que nous assistions à quelque chose de ce genre. Nous ne sommes peut-être pas aussi débarrassés que nous le pensions des bandes de Doriot et de Darnand. Ces tentatives ont-elles des chances de succès ? Le problème n'est pas technique, il est politique. Le maquis a dû son succès au fait surtout qu'il était soutenu par une partie de la population. Le fascisme, devenu réfractaire, ne pourrait pas grand'chose contre un puissant mouvement de masses antifasciste et révolutionnaire. Mais si un tel mouvement de masses faisait défaut ou si d'autres facteurs (dont nous parlerons un peu plus loin) rejetaient une partie des classes moyennes et de la paysannerie vers la réaction, alors le fascisme clandestin pourrait devenir un danger véritable.

Il est peut-être, dans les conclusions de ce livre, un point sur lequel l'accent n'a pas été mis suffisamment : c'est le cheminement souterrain de la lutte de classes sous la dalle fasciste. On a surtout insisté, et il le fallait, sur les redoutables méthodes mises en œuvre par les régimes totalitaires pour désagréger, « atomiser » le mouvement de la classe ouvrière, pour dépister scientifiquement, si l'on peut dire, et écraser dans l'œuf toute forme d'opposition. Mais au fur et à mesure que la dalle fasciste se soulève, nous apercevons que, sous elle, la lutte de classes, soi-disant extirpée à jamais, continuait son chemin. A l'heure où l'on écrit ces lignes, l'Italie du Nord n'est pas encore libérée. Mais déjà de nombreux échos nous sont parvenus de l'extraordinaire combativité dont ont fait preuve ces dernières années les travailleurs de Milan, de Turin, des grandes agglomérations industrielles sur qui avait flotté, en 1920, le drapeau rouge. Plus de vingt années de dictature fasciste n'ont pas réussi à changer l'ouvrier italien.

* L'exécution de Mussolini par les partisans rouges, survenue alors que cette préface était déjà écrite, confirme notre thèse. Comme il fallait s'y attendre, ce recours à l'action directe a déplu aux gens « comme il faut »*.

*En Allemagne, l'emprise du régime, et la terreur policière ont été infiniment plus fortes. Mais, en dépit du bâillon qui a été appliqué sauvagement sur la bouche du peuple allemand *, nous y retrouvons les traces d'une avant-garde révolutionnaire, notamment dans les camps et les prisons. Le fascisme n'a pas arrêté la marche continue de l'humanité vers son émancipation. Il ne l'a suspendue que temporairement ou sur le papier.*

**

Etait-il bien nécessaire de rééditer ce livre au moment où la déconfiture de Mussolini et de Hitler semble décourager leurs imitateurs dans d'autres pays ? En dehors de l'intérêt rétrospectif qu'il peut offrir, présente-t-il encore un caractère d'actualité ?

En le relisant, nous avons l'impression qu'au fond il a moins pour sujet le fascisme que le socialisme. Qu'est-ce au fond que le fascisme, sinon le produit direct de la carence du socialisme ? Derrière le fascisme, l'ombre du socialisme est sans cesse présente. Nous n'avons étudié le premier que par rapport au second. Plus d'une fois, au cours de ces pages, le fascisme nous a servi de repoussoir et nous a permis, par contraste, de mieux définir certains aspects essentiels du socialisme. Le jour où, comme nous l'espérons, le fascisme ne sera plus qu'un mauvais souvenir, il restera de ce livre une tentative pour situer le socialisme par rapport à ce qui fut, un moment, son plus redoutable adversaire. A ce titre peut-être Fascisme et grand capital ne vieillira pas trop vite.

Mais, au fait, est-il bien sûr que l'épidémie fasciste soit définitivement enrayée ? Nous le souhaitons, nous n'en sommes pas certain. C'est une illusion fort répandue que la défaite de l' « Axe » sonne, dans le monde entier, le glas du fascisme. Le fascisme, on s'excuse de le répéter, n'est pas un produit spécifiquement italien ou spécifiquement allemand. Il est le produit spécifique du capitalisme déperissant, de la crise du système capitaliste devenue permanente. Il prend son origine

* Non seulement les méthodes de répression de la Gestapo, mais aussi la mobilisation de tous les hommes valides, la dispersion dans la campagne des habitants des agglomérations urbaines et industrielles détruites, les efforts systématiques des Alliés pour prévenir (fût-ce au prix d'une plus longue durée de la grande tuerie) la révolution en Allemagne, le coup de massue de la défaite, la fuite éperdue devant l'armée rouge, qui parlait vengeance et non délivrance, tous ces facteurs ont contribué à disloquer et à paralyser momentanément le prolétariat allemand. Mais peut-être certains se réjouissent-ils un peu trop vite de son actuelle apathie. (Note de fin mai 1945.)

à la fois dans la volonté du grand capital de remettre en marche, par des mesures d'exception, le mécanisme du profit et dans le soulèvement des classes moyennes paupérisées et désespérées. Au lendemain de cette seconde guerre mondiale, le capitalisme, dans les pays européens, se débatta dans des contradictions de plus en plus aiguës (autrement aiguës que celles qui ont suivi l'autre guerre). Il aura besoin d'un « Etat fort » pour se survivre. L'« économie dirigée », cet expédient boiteux dont il ne peut plus se passer, est incompatible avec la « démocratie » politique. Elle exige un pouvoir central stable et soustrait au contrôle des masses. L'« économie dirigée » n'est pas spécifiquement fasciste; on la retrouve, à des degrés divers, dans tous les pays. Mais elle s'accommode beaucoup mieux des régimes fascistes que des régimes « démocratiques ».

Par ailleurs, la paupérisation massive de larges couches des classes moyennes (beaucoup plus avancée que celle observée en Italie et en Allemagne pendant l'« entre-deux-guerres ») créera un état de profonde instabilité sociale. Le grand capital pourrait bien, encore une fois, dresser sur leurs jambes, armer et fanatiser les petits bourgeois devenus enragés si, par malheur, les partis ouvriers se montraient incapables, encore une fois, de leur montrer une issue.

Tournons un regard aussi du côté de la jeunesse. Nos jeunes réfractaires ont pris l'habitude de vivre hors la loi; ils ont été formés par la rude et insolite aventure du maquis. Aujourd'hui, ils éprouvent quelque peine et quelque dégoût à se réadapter à la prosaïque « vie normale ». La fin sans gloire de la Résistance les plonge, au surplus, dans le découragement et le doute. N'oublions pas qu'au lendemain de l'armistice de 1918 les corps francs de la grande guerre ont fourni, pour des raisons psychologiques analogues, leurs premières recrues à Mussolini et à Hitler. Attention !

**

Le fascisme pourrait bien, au surplus, trouver des appuis à l'extérieur. Les grandes « démocraties » ne disent pas toujours la vérité. Elles ont combattu Hitler, non pas, comme elles le prétendent aujourd'hui, à cause de la forme autoritaire et brutale du régime national-socialiste, mais parce que l'impérialisme allemand, à un moment donné, s'est permis de leur disputer l'hégémonie mondiale. On oublie trop que Hitler a été hissé au pouvoir avec la bénédiction de la bourgeoisie internationale. Pendant les premières années de son règne, le capitalisme anglo-saxon, des lords britanniques à Henry Ford, lui a accordé, de toute évidence, son soutien. On le regardait comme l'« homme

fort », seul capable de rétablir l'ordre en Europe et de préserver le continent du bolchevisme *. C'est beaucoup plus tard que la bourgeoisie des pays « démocratiques », menacée dans ses intérêts, dans ses débouchés, dans ses sources de matières premières par l'irrésistible expansion de l'impérialisme allemand, a commencé de prêcher contre le national-socialisme, de dénoncer son caractère « immoral » et « antichrétien ». Et, même, alors, il s'est trouvé çà et là des bourgeois et des princes de l'Eglise, qui, plus soucieux de conjurer le « péril rouge » que le péril allemand, ont gardé un faible pour le gendarme de l'Europe.

Aujourd'hui, les grandes « démocraties » se proclament « antifascistes ». Elles n'ont que ce mot à la bouche. L'antifascisme, en effet, leur a été nécessaire pour venir à bout du concurrent allemand. Elles ne pouvaient obtenir la pleine adhésion des masses populaires à la lutte contre l'hitlérisme par la seule exaltation du sentiment national. En dépit des apparences, nous ne sommes plus à l'âge des guerres nationales. La lutte des classes, la guerre sociale dominent notre époque. Les masses ouvrières ne pouvaient être amenées à faire le don d'elles-mêmes pour libérer l'Europe que si on éveillait en elles des sentiments d'ordre social, que si on faisait appel à leur instinct de classe. On leur a dit qu'il fallait en finir avec le fascisme. Et comme elles savent, plus ou moins nettement, que le fascisme est la forme exacerbée du capitalisme abhorré, elles ont consenti tous les sacrifices. Les barricades parisiennes de la fin août 1944, les exploits des divers maquis demeureront d'admirables exemples de dévouement prolétarien.

Mais demain les grandes « démocraties » pourraient bien ranger l'antifascisme au magasin des accessoires. D'ores et déjà, ce mot magique, qui a fait se lever les travailleurs contre l'hitlérisme, est considéré par elles comme indésirable dès qu'il sert de ralliement aux adversaires du système capitaliste en soi. Déjà en Belgique, en Grèce, les Alliés n'ont pas hésité à traiter assez rudement cette Résistance dont ils avaient été très heureux d'utiliser les services. Pour rétablir l'« ordre », ils seront amenés tôt ou tard (ils l'ont déjà fait en Grèce) à s'assurer des points d'appui au sein des populations libérées : ils soutiendront, contre l'avant-garde populaire, des formations de caractère nettement fasciste. Bien entendu, on baptisera celles-ci, on les baptise déjà d'un autre nom, car le mot fascisme est définitivement « brûlé ». Mais, sous la nouvelle étiquette, on retrouve

* On oublie aussi que le « gratin » de Paris, de Londres et de New-York a défilé au Palais de Venise pour admirer de près le César qui avait fait arriver les chemins de fer à l'heure.

la vieille marchandise. Il est à craindre que, demain, les Alliés ne voient dans un néofascisme, plus ou moins camouflé, une garantie contre le « chaos » et l' « anarchie » montant en Europe, c'est-à-dire contre la révolution prolétarienne.

Le grand capital, autochtone ou anglo-saxon, hésitera, dans tel ou tel pays, à livrer au fascisme le pouvoir (le souvenir cuisant des expériences d'Italie et d'Allemagne le rendra sans doute prudent sur ce point); mais il est vraisemblable qu'il utilisera au moins les bandes fascistes comme milices antiouvrières. En bref, le fascisme, de quelque nom qu'on l'appelle, risque de demeurer l'arme de réserve du capitalisme déperissant.

**

Ainsi se trouve confirmée par l'évolution la plus récente notre conclusion essentielle, à savoir que le fascisme, fruit de la carence du socialisme, ne peut être efficacement combattu et définitivement vaincu que par la révolution prolétarienne.

Le mal ne peut être conjuré par des expédients et des replâtrages. Le monde se débat dans le chaos et l'intervention d'un « Etat fort » s'avère nécessaire parce que l'abcès capitaliste s'est prolongé outre mesure. L'abcès ne sera résorbé que par l'intervention chirurgicale du prolétariat. En dehors de cette solution radicale, il n'est pas de salut; tout « antifascisme » qui la rejette n'est que vain et trompeur bavardage. Le malheur est que nous avons laissé les démocrates bourgeois accaparer l'antifascisme. Ces messieurs craignent pour leur propre épiderme le knout fasciste, mais ils craignent au moins autant la révolution prolétarienne. Ils ont imaginé, pour concilier ces deux sortes de peur, une solution bâtarde, celle des « fronts populaires ». Les « fronts populaires » déclament contre le fascisme, mais sans prendre une seule mesure radicale en vue d'en extirper les racines matérielles. Ils se gardent, malgré leurs tirades démagogiques contre les « deux cents familles », contre les « trusts », de toucher au capitalisme et, fait plus grave encore, ils aggravent, par leur politique économique et sociale, les causes de friction entre le prolétariat et les classes moyennes; ils rejettent ainsi ces dernières vers le fascisme dont ils prétendaient les détourner.

La menace fasciste a fait découvrir à beaucoup de gens le problème des classes moyennes. Naguère, les partis de gauche ne voyaient en elles qu'une facile et fidèle et stable clientèle électorale. Mais du jour où il a été démontré que leurs oscillations, amplifiées par la crise économique, pouvaient les conduire dans le camp d'en face, qu'elles pouvaient être prises de folie collective, qu'elles pouvaient revêtir l'uniforme fasciste, ces mêmes

partis ont connu les angoisses de la mère-poule menacée de perdre ses poussins ; la question est devenue pour eux une hantise : comment retenir les classes moyennes ? Malheureusement ils n'ont rien compris (ou voulu comprendre) au problème. On s'excuse de ne l'avoir, dans ce livre, qu'effleuré. En effet, la logique de notre analyse nous a conduit moins à rechercher comment le socialisme eût pu détourner les classes moyennes du fascisme qu'à montrer pourquoi et comment le fascisme réussit, lui, à les conquérir. Le lecteur nous permettra donc ici une brève digression.

Les classes moyennes et le prolétariat ont des intérêts communs contre le grand capital. Mais ils n'ont pas que des intérêts communs. Ils ne sont pas « anticapitalistes » de la même façon. La bourgeoisie, sans doute, exploite, aggrave à plaisir ces divergences d'intérêts, mais elle ne les crée pas de toutes pièces. Il est donc impossible de rassembler le prolétariat et la petite bourgeoisie autour d'un programme commun qui les satisfasse pleinement tous deux. L'une des deux parties doit faire des concessions. Le prolétariat peut, bien entendu, en consentir quelques-unes. Chaque fois qu'il en a la possibilité, il doit s'efforcer d'éviter que les coups portés par lui au grand capital ne frappent en même temps les petits épargnants, artisans, commerçants, paysans. Mais, sur certains points essentiels, il doit demeurer intransigeant, car, s'il cédait sur ces points-là, pour ménager les classes moyennes, pour rassurer boutiquiers ou cultivateurs, il renoncerait à porter au capitalisme les coups décisifs. Et c'est précisément chaque fois qu'il a manqué à sa mission d'abattre le capitalisme, chaque fois qu'il n'a pas poussé son avantage jusqu'au bout que les classes moyennes, serrées entre un grand capital demeuré nocif et une classe ouvrière revendicative, sont devenues enragées, qu'elles se sont tournées vers le fascisme.

En bref, il ne s'agit pas pour le prolétariat de capter les classes moyennes en renonçant à son propre programme socialiste, il s'agit de les convaincre de sa capacité à conduire la société dans une voie nouvelle : par la force et la sûreté de son action révolutionnaire. Mais c'est précisément ce que les inventeurs des « fronts populaires » ne veulent pas comprendre. Ils n'ont qu'une idée en tête : prendre à l'hameçon les classes moyennes, et ils le font avec tant d'adresse qu'ils les rejettent finalement vers l'hameçon fasciste.

Lorsqu'on pose devant eux le dilemme : fascisme ou socialisme, ces démocrates en peau de lapin se fâchent tout rouge. De quel droit nous mêlons-nous de troubler l'eau pure de leur « antifascisme » ? Mais un jour arrive où (tel fut le triste sort



EXTRAIT DU CATALOGUE

ŒUVRES DE LÉON BLUM

SOUVENIRS SUR L'AFFAIRE
L'EXERCICE DU POUVOIR
NOUVELLES CONVERSATIONS DE GOETHE AVEC ECKERMANN
A L'ÉCHELLE HUMAINE

*
* *

PROBLÈMES - DOCUMENTS

CHARLES DUMAS
LA FRANCE TRAHIE ET LIVRÉE

PIERRE DUROC
FACE AU CAPITALISME

DANIEL GUÉRIN
FASCISME ET GRAND CAPITAL

SIDNEY HOOK
POUR COMPRENDRE MARX

LÉON JOUHAUX
(avec la collaboration de M. HARMEL et J. DURET)
LA C. G. T. — CE QU'ELLE EST, CE QU'ELLE VEUT

ANDRÉE VIOLLIS
INDO-CHINE S. O. S. | SEULE EN RUSSIE, DE LA
Préface d'ANDRÉ MALRAUX | BALTIQUE A LA CASPIENNE
NOTRE TUNISIE

*
* *

“ BIBLIOTHÈQUE DES IDÉES ”

ÉLIE HALÉVY
L'ÈRE DES TYRANNIES
(Étude sur le Socialisme et
la Guerre)

BERTRAND RUSSELL
HISTOIRE DES IDÉES
AU XIX^e SIÈCLE
(Liberté et Organisation)

G A L L I M A R D
